

Fb

1981 o

112021

M. e. 8

Phildy.

~~E. 63.~~

27. 141 VI





Aufgaben.

Donum Auktoris.

Fr



Friedrich v. Preußen, König, II. >

# DISSERTATION

SUR

L'ÉNONCÉ,

présentée à l'Académie Royale des Sciences &  
Belles-Lettres.

par  
Mr. le Marquis de Gualtieri.



À BERLIN,

Chez GEORGE JACQUES DECKER, Imprimeur du Roi.

---

MDCCCLXVIII.

DISSERTATION

SUR

DE MATHÉMATIQUES

présentée à l'Université de Halle par

M. J. J. J.



1857

Dr. phil. Jacobus Beckmann, Professor in Halle

NOBILISSIMO

257





# DISSERTATION

SUR

L'ENNUI,



Je me propose, Messieurs, d'approfondir, dans cette Dissertation, un sentiment qu'on est sûr de ne pas éprouver au milieu de vous, qui jusqu'ici n'a été analysé par personne, & qui par un abus singulièrement bizarre, semble être devenu une affaire de mode & du bon ton. C'est de l'Ennui que je veux parler.

Si personne n'en a fait jusqu'à présent l'objet de ses recherches; c'est peut-être parceque ce sentiment paroît d'abord la privation de tout sentiment, plutôt que quelque chose de réel & de positif; & que par cela même il semble ne pouvoir être d'aucune influence sérieuse sur les principes de la Morale, & sur les mœurs.

Je tâcherai, dans ce Mémoire, de montrer en quoi l'Ennui consiste, & quelles en sont les causes principales. Et si je suis assez heureux, Messieurs, pour ne pas vous faire éprouver ce que je me propose de décrire, j'aurai l'honneur de vous montrer un jour quels sont les effets de l'Ennui sur l'esprit, sur le caractère, & sur les mœurs; objets dignes d'être offerts à des philosophes.

L'Ennui est cet état de l'ame où en dépit d'elle même, elle ne sent & ne voit rien qui l'intéresse.



Il y a un ennui purement corporel; peut-être se confond-il, pour l'ordinaire, avec le moral; mais je ne crois pas que ce soit toujours. L'ennui physique est un certain degré de langueur, d'accablement, de dégoût: (\*) c'est le corps qui s'ennuie lorsqu'il est dans cet état; l'ame, dans ces momens, a quelquefois encore le temps de s'intéresser à quelque chose, quoique sans beaucoup d'énergie. Le bâillement est encore un ennui purement physique: s'il accompagne quelquefois l'ennui moral, c'est plutôt accidentellement que nécessairement; mais on auroit tort de le regarder comme une expression infallible de ce dernier.

Je place donc l'Ennui proprement dit dans l'ame, pour le distinguer de l'ennui physique.

(\*) Le *low spirited* des Anglois exprime, l'on ne peut pas plus heureusement, l'ennui physique & corporel: l'on s'en sert quelquefois pour exprimer l'ennui moral: mais c'est par abus, ou lorsqu'on éprouve ces deux états à la fois.

qui n'est pas de mon ressort; à moins qu'il ne se confonde avec la cause physique de celui dont je vais examiner la nature. Et c'est, je crois, ce qui arrive très souvent.

J'ai dit que l'Ennui est cet état de l'ame où *en dépit d'elle-même*, elle ne sent rien qui l'intéresse.

Si ce n'étoit pas *en dépit d'elle-même* que l'ame fût dans l'état dont je parle, & qu'il lui fût égal d'être ou de n'être pas intéressée par quelque chose; elle n'éprouveroit pas ce qu'on appelle ennui, ce seroit un pur état d'inaction & d'apathie, ou comme je le disois en commençant, une simple privation de sentiment.

L'état d'indifférence est également distinct de l'Ennui: il consiste dans ce foible degré de sensibilité qui fait que l'ame n'est que médiocrement affectée du bien & du mal. Cet état peut quelquefois y conduire, lorsqu'il est occasionné par le dérangement de la santé; mais il



nous en préserve assez communément lorsqu'il est un effet de l'organisation; les gens flegmatiques sont moins sujets à l'ennui que les gens vifs.

Je dis donc que c'est *en dépit d'elle-même* que l'ame n'est intéressée par rien lorsqu'elle s'ennuie, pour marquer ce je ne fais quoi de pénible & de douloureux qu'elle éprouve dans cet état.

Pour définir en lui-même ce sentiment, cette espece de peine, & en marquer la différence d'avec tout autre sentiment fâcheux, je doute qu'il suffise d'être un profond philosophe. L'ame s'échappe à la profondeur de la Philosophie, lorsque non contents de connoître sa nature par ses effets, nous voulons encore sonder & décrire cette nature même. La Philosophie la plus transcendante manque d'expressions propres pour différencier ce qu'il y a de physique dans les sentimens. Contentons nous donc de dire que cette

expression en *dépit d'elle* marque que l'ame voudroit pouvoir sortir de l'état qu'elle éprouve, qu'elle le sent avec peine. Mais il est tout aussi impossible de déterminer avec précision le degré de ce sentiment, de cette douleur qu'il nous l'étoit, tout à l'heure, d'en fixer la nature, ce degré pouvant être relatif à la différence des tempéramens, des caractères, des sentimens, & des idées.

C'est peut-être la raison pourquoi bien des personnes ne sont pas d'accord sur ce qu'elles appellent Ennui, les limites précises de ce sentiment ne pouvant être fixées. Que dis-je! c'est sans doute la raison pourquoi nous ne sommes pas toujours d'accord avec nous-mêmes sur ce point. Il y a des cas où l'on seroit assez embarrassé de dire si l'on s'est ennuyé ou non; d'autres où l'on n'est que trop décidé à cet égard, mais on ne fait à quelle expression re-



pour marquer à quel degré on a éprouvé ce sentiment.

Pour ne pas cependant le confondre avec ce qui ne seroit plus lui, il suffira de faire attention à ce que je dis dans ma définition, que c'est cet état où l'ame n'est intéressée par aucun objet.

Tant que nous nous en tiendrons là, ce sera de l'ennui. Les objets qui nous environnent, ou nos propres idées commencent-elles à nous affecter d'une manière désagréable? il en naît un sentiment d'une autre espèce.

C'est ainsi qu'un homme qui ne m'intéresse ni par ses discours, ni par sa physionomie, ni par le son de sa voix, me donne de l'ennui. Il semble que tous mes sens m'abandonnent, mon ame paroît s'éteindre, toutes les impressions qu'elle reçoit, & qu'elle voudroit repousser, la laissent languissante & comme altérée de

sensations . . . cette altération augmente . . . mes nerfs se relâchent, tous mes ressorts se détendent . . . je bâille . . . je m'ennuie à mourir.

Si cet état dure, il portera avec soi son remède; mais ce remède sera pire peut-être que le mal. Voici ma pensée. Il est difficile, ou plutôt impossible de saisir le moment où l'objet qui nous ennuyoit faite d'impressions intéressantes, commence à faire sur nous des impressions désagréables. Ce passage est si subit qu'il nous échappe. Il se peut aussi que c'est la seule durée du sentiment de l'ennui qui en fait monter les degrés jusques-là, & qui enfin le fait changer entièrement de nature.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'ame a été, pendant quelque temps de suite, en proie à l'ennui, cela lui donne peu à peu des préventions contre les objets qui l'ont mise dans cet état; & alors,



si elle ne peut s'en tirer, si ces objets impitoyables se jouent de son mal-aise, s'ils se plaisent à la poursuivre, elle est ce qu'on appelle *excédée*. Si cet état peut encore passer pour de l'ennui, n'en feroit-ce pas le comble? Mais, pour plus de justesse, je crois qu'on doit déjà l'en distinguer, comme ma définition l'en distingue.

Cette situation de l'ame est-elle trop souvent répétée? elle produira insensiblement cette humeur chagrine qui fait que toutes les impressions qui dans les commencemens nous donnoient de l'ennui, nous irritent. Enfin, sommes-nous assez malheureux pour que cette situation devienne habituelle? de degrés en degrés elle produira l'hypocondrie, une mélancolie sombre, le désespoir enfin, avec toutes les angoisses qui l'accompagnent.

C'est ainsi que les plus grandes maladies commencent souvent par une foible agitation

dans le pouls: de cette agitation naît une fièvre: les humeurs, une fois en fermentation, produisent de nouveaux symptômes; bientôt c'est une maladie toute nouvelle, qui se manifeste par les signes les plus funestes. Tous ces progrès naissent successivement les uns des autres; mais les degrés qui les nuancent sont distincts.

Il en est de même de l'Ennui. Les différens états qui peuvent en naître, en sont aussi différens qu'une fièvre chaude diffère du premier état de mal-aise par lequel la plupart des maladies se déclarent. Je dirai même, sans craindre de tomber en contradiction avec mes principes, que comme l'Ennui consiste à n'être affecté agréablement d'aucun objet, l'hypochondrie au contraire est cet état de l'ame où elle est poursuivie par une idée fâcheuse, dont malgré ses efforts elle ne peut se délivrer. Les



personnes qui ont le malheur de connoître ce dernier état, après avoir été tyrannisées, pendant long-temps, par l'idée chagrinante qui les obsède, sont sujettes à retomber dans l'état de simple ennui, lorsque leur ame, excédée par ce qu'elle a souffert, n'a plus la force de souffrir d'avantage. Quelle triste alternative! Ce qu'il y a d'heureux c'est qu'elle n'a pas toujours lieu. Il arrive quelquefois que l'ame, comme par une espèce de prodige, passe rapidement de cet état fâcheux dans un état parfaitement calme; on diroit que la tristesse n'a pas exercé le moindre empire sur elle. Délicieuse révolution, qui ressemble à une naissance toute nouvelle, & dont la cause principale ne peut être que physique. Ce sont des ressorts subtils qui se remontent; ce sont des esprits vivifiants que le hazard porté tout à coup où l'ame les attendoit pour être ranimée.

Pour me rapprocher de mon objet, je remarque encore qu'il est des personnes qui peuvent endurer, plus long-temps que d'autres, le simple état d'ennui, sans risquer de tomber dans les situations fâcheuses qui en naissent. Cela dépend de l'organisation, du plus ou du moins de vivacité d'esprit ou de sentiment. Leur état sans doute n'est pas heureux; il l'est cependant, comparé avec celui des autres qui de l'ennui passent trop facilement aux extrêmes dont j'ai parlé.

J'ai dit, dans ma définition, que l'Ennui est cet état de l'ame où elle n'est affectée par rien d'intéressant. Nous sommes agréablement affectés, ou par nos idées, ou par les objets extérieurs qui frappent nos sens. Lorsque l'ame n'est pas à portée de recevoir des impressions du dehors, il ne s'en suit pas qu'elle doive s'ennuyer. Souvent elle s'arrache volontairement à



ces impressions, & recourt à elle-même pour se guérir de l'ennui qu'elle éprouvoit. Riche de son propre fonds, l'ame peut s'occuper, avec intérêt, de ses idées, des sentimens qu'elle éprouve, de ceux qu'elle a éprouvés, & que le souvenir fait renaître. La réflexion, la méditation, ces heureux préservatifs contre l'Ennui, se plaisent dans le calme d'une solitude parfaite. Souvent aussi l'ame, à l'abri des objets extérieurs, se livre à de tristes pensées, s'occupe de ses chagrins, & prévient ainsi l'Ennui par des larmes, ou le repousse par des soupirs. Cet état peut avoir ses douceurs; l'Ennui n'en connoît point.

Les personnes accoutumées à la solitude y sont certainement moins sujettes que celles qui vivent dans le tumulte des impressions extérieures. Habitues à une existence qui ne passe pas par de grandes révolutions, leur ame n'éprouve pas ces fatigues qui leur succèdent, & d'où naît

cette satiété qui produit enfin l'Ennui. Mais toutes choses d'ailleurs égales, lorsque ces personnes s'ennuient une fois, ce sentiment n'est-il pas plus fort en elles, par son intensité, que dans les personnes accoutumées aux impressions extérieures, & constamment à portée d'en recevoir? Je n'en doute point. Ces impressions, que l'ame reçoit sans s'en appercevoir peut-être, font en elle une sorte de diversion, qui maintient l'Ennui au même degré, & qui quelquefois en fait un sentiment habituel, qu'on porte avec foi durant le cours d'une vie entière. (\*) L'on trouve de ces exemples dans le grand monde. Dans une profonde solitude, l'ame, une fois en

(\*) Les gens sujets à beaucoup s'ennuyer, craignent assez communément d'ennuyer à leur tour, par cela même qu'ils s'ennuient. Quelquefois, il est vrai, l'Ennui est épidémique, comme le bâillement. Mais en général les gens ennuyeux ne s'ennuient gueres. Ce qu'on peut dire des premiers, c'est qu'ils n'amusent pas.



en proie à ce triste sentiment, se consume & se dévore.

Les impressions extérieures sont si indispensables à tous les hommes en général que l'idée de la plus parfaite solitude ne les exclut point, Si elle les excluait entièrement, l'ame la plus accoutumée à réfléchir, & à méditer, s'useroit en peu de temps.

Aussi y a-t-il une sorte particulière d'ennui pour les personnes trop livrées à elles-mêmes; c'est celui qui consiste à ne pouvoir songer à rien, quoiqu'on désire de pouvoir songer à quelque chose. Le sentiment de mal-aise qui accompagne cet état, offre l'idée d'inanition; & cette idée d'inanition réveille, du plus au moins, celle de l'imbécillité.

Les personnes, au contraire, qui sans des impressions extérieures, & des impressions fréquentes & multipliées, ne sauroient à quoi son-

ger, éprouvent assez souvent cette forte d'ennui qui consiste à ne pouvoir fixer son esprit sur aucune idée en particulier, & cela parceque l'imagination, surchargée d'impressions, est accablée par une infinité d'idées, qui se succèdent sans liaison l'une à l'autre.

Quel tourment pour l'ame de ne pouvoir trouver, dans cette multitude d'idées, celle dont elle auroit besoin pour se fixer? l'Ennui cesseroit au moment même. Cet état, s'il étoit de durée, pourroit conduire au délire. De ces deux états lequel est préférable? Dans l'un l'ame risque de s'éteindre; dans l'autre elle court risque de se briser.

Quel étrange mécanisme, Messieurs, que celui de notre être! quelles bizarreries dans les effets qu'il produit! l'on se perd à vouloir les analyser dans tous leurs détails: l'on est arrêté tout court lorsqu'on veut rapporter chacun de



ces effets à sa cause primitive & particulière. Le sentiment seul de l'Ennui, sur lequel je viens de hazarder quelques observations, suppose peut-être autant de différences dans les causes qui le produisent, que les modifications & les degrés par lesquels il passe, différent les uns des autres. L'on ne sera donc pas surpris si je me contente de remonter à quelques-unes des causes générales qui font naître ce sentiment.

La cause physique la plus générale de l'Ennui, c'est ce degré de dérangement corporel qui n'est pas précisément maladie, mais qui fait que les parties essentielles qui composent le corps font leurs fonctions avec peine, & avec une sorte de résistance.

Tantôt l'estomac, par la paresse de sa digestion, embarrasse l'esprit, & l'empêche de jouir de ses facultés. C'est comme si l'ame descendoit dans cette partie du corps qui se refuse à ses

besoins, pour lui aider à les satisfaire avec moins de répugnance. Ce qu'elle éprouve en ce moment, n'est pas assez fort pour la faire souffrir; mais c'est trop pour lui permettre de prendre intérêt à quelque chose; elle aimeroit mieux sentir de la douleur que d'être hébétée par toutes ces impressions sourdes dont elle ne peut se rendre raison.

Quelquefois, par une espèce de caprice, l'estomac le plus lent, pour l'ordinaire, dans ses fonctions les fait avec une précipitation outrée. L'ame est affectée de ce caprice. Elle se sent plus libre que dans le premier état; mais, distraite mal à propos par l'ébranlement que cette digestion précipitée a excité dans le cerveau, elle est hors d'état de faire usage de sa liberté. Dans le premier cas, l'état qu'elle éprouvoit ressemble à une léthargie, & conduit à un sommeil pesant & stupide; dans ce dernier l'ame est d'a-



bord surprise du degré de vivacité qu'elle ressent; elle croit pouvoir en tirer parti; mais à peine a-t-elle conçu l'idée de jouissance, qu'elle sent que cette vivacité est moins en elle que dans l'agitation accidentelle des fibres: son attention reste partagée entre cette sensation & le désir qu'elle a de pouvoir disposer d'elle-même. Quel ennui! Ce dernier état est pire que le premier lors sur tout qu'on l'éprouve à l'approche de la nuit; ce qui arrive assez communément. Il produit les insomnies les plus désespérantes; tandis que l'ennui proprement dit est pour bien des personnes un vrai soporifique.

Les nerfs, ces sources mystérieuses de nos plaisirs & de nos peines, souffrent des vices de l'estomac par le mauvais chyle qu'il leur prépare, & dont ils sont ou mal ou imparfaitement abreuvés; & leur économie une fois altérée, l'ennui nous environne, & nous menace de toute part;

je dirois presque qu'il s'identifie avec nos plaisirs, pour marquer la nuance imperceptible qui l'en sépare.

Mais de quelle nature ce dérangement des nerfs doit-il être pour empoisonner nos jours par d'éternelles langueurs? C'est là peut-être un mystère impénétrable. Comment déterminer la nature de ce dérangement, puisque la nature même des nerfs nous est inconnue? Ce dérangement est-il produit par leur trop forte tension, ou par leur relâchement excessif? L'une & l'autre de ces causes produit peut-être les mêmes effets, à peu de différence près. Peut-être aussi que le genre nerveux une fois vicié, il en résulte, à la fois, & trop de tension dans les nerfs d'un de nos viscères, & trop de relâchement dans ceux des autres.

Ce que je dis là, ne seroit-il pas la raison essentielle pourquoi les maladies de nerfs sont



jusqu'ici incurables, lors du moins que pour les guérir on se borne aux remedes intérieurs? Les suppose-t-on trop relâchés? on prescrit les toniques. Mais dans la supposition que ceux de l'estomac soient relâchés en effet, s'ensuit-il que ceux des intestins, que tous les autres doivent nécessairement l'être? Dans cette ramification prodigieuse, qui fait si tel filet de nerfs n'est pas trop détendu par cela même que tel autre ne l'est pas assez? Et si, par le relâchement que les remedes doivent produire sur les uns, vous augmentez la tension déjà trop grande des autres; les toniques ne risqueront-ils pas de briser ceux-ci, en voulant remonter ceux qui seuls en auroient besoin? Je puis faire le même raisonnement dans le cas opposé.

Ce qui me feroit croire que ma conjecture n'est pas sans vraisemblance, c'est que très souvent les remedes, soit fondans soit toniques,

dont on se sert dans les maux que l'Ennui caractérise, en augmentent les paroxysmes au point qu'on est forcé de les interrompre, de crainte que les malades n'y succombent. Les remèdes extérieurs au contraire, comme l'exercice, pourvu qu'il soit modéré, la dissipation prise à propos & avec mesure, un air convenable & bien-faisant, ces remèdes, dis-je, ne produisent, pour l'ordinaire, leur effet que parcequ'ils agissent sur tout le système des nerfs à la fois: ce système, par sa liaison & son harmonie primitive, se remet peu à peu, comme de soi-même & sans effort, dans son état naturel.

Une des causes morales de l'Ennui qui tient beaucoup au physique, c'est le manque de nouveauté dans les impressions que nous recevons. Cette idée entre si nécessairement dans celle de l'Ennui que j'aurois voulu pouvoir la glisser dans ma définition. Elle m'auroit aidé



à distinguer ce sentiment de tout autre qui lui ressemble, & qui, pour être excité en nous, a besoin de quelque chose de positif dans les impressions que nous recevons; au lieu que l'Ennui ne naît proprement que d'un principe de privation dans l'objet; & cette privation c'est celle de ce je ne fais quoi de nouveau qui leur manque. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait que la première impression des objets qui soit en droit de nous plaire: mais je dis que ceux auxquels nous sommes le plus accoutumés, ne nous intéressent qu'autant qu'ils conservent un certain degré de nouveauté, qu'il est plus facile de sentir que d'indiquer. Notre ame, avide d'impressions nouvelles, a une sorte d'inconstance, qu'on auroit tort de lui reprocher, parcequ'elle tient à son essence. Mais, heureusement pour elle, la Nature a mis tant de variété par tout que les mêmes objets peuvent s'offrir à

nous plusieurs fois de fuite, & nous intéresser comme si nous les voyions pour la première fois.

C'est ainsi que l'amant constant croit toujours voir sa maîtresse pour la première fois: & tant qu'il la voit ainsi, il passe des jours à ses pieds, & croit n'y avoir passé que des instans; mais quelques instans auprès d'elle lui paroissent des journées, & des journées d'ennui, lorsqu'il ne voit en elle que le même objet qu'il a déjà vu si souvent.

L'Amitié est sujette à moins d'inconstance que l'Amour, parcequ'elle a plus de ressource pour paroître nouvelle. Pourquoi les enfans sont-ils peu exposés à l'Ennui? Tout est nouveau pour eux. Mais ils brisent les jouets qui, un instant avant, les transportoient de plaisir, & ils s'amusent de ces débris comme si c'étoient des jouets nouveaux: ils ont en effet changé de



forme. Chose singulière, la nation françoise, qui possède peut-être l'expression la plus énergique pour rendre le sentiment de l'Ennui, (\*) est celle aussi qui s'occupe le plus de nouveautés,

(\*) Les Allemands, pour exprimer l'Ennui, disent que le temps leur dure (*die lange Weile*). Mais c'est là plutôt un effet de l'Ennui que l'Ennui même : & quelquefois le temps nous dure que cependant nous ne nous ennuyons pas.

Je ne sache point d'expression Hollandoise pour rendre ce sentiment : cela prouve peut-être qu'il est inconnu au gros de la nation ; c'est qu'il n'y en a point de plus occupée, & de plus différemment occupée. Le Hollandois oisif croit avoir droit de l'être, parcequ'il s'occupe de mille petits détails de propreté ; ou qu'il fume & refume sa pipe, & prend lentement son thé trois ou quatre fois par jour.

Le *spleen* des Anglois répond au *tedium vite* des Latins. Ce n'est pas là l'Ennui, ou c'en est le dernier degré. Il est singulier que les Anglois, qui sont si féconds en expressions propres & énergiques, n'en aient pas une qui tienne le milieu entre le *low spirited* & le *spleen*, pour exprimer précisément l'Ennui. Peut-être aussi qu'ils n'en ont pas besoin, & qu'ils ne connoissent, que ces deux extrêmes. Leur verbe *to be tired*, dont ils se servent communément pour dire qu'une chose les ennue, prouve encore que cette nation ne sent rien foiblement ; car il répond à ce que les François appellent être excédé.

qui en produit sans cesse. Cela prouveroit-il qu'elle connoît plus ce sentiment que les autres nations? ou qu'elle le connoît moins, puis-elle en fait un des remedes?

Mais qu'est-ce qui donne aux objets cet attrait inassignable de nouveauté qui leur conserve l'empire dont ils ont besoin pour nous plaire? Seroit-ce l'idée de la perfection que nous leur supposerions? Mais je m'ennuie de la perfection, du moment qu'elle perd à mes yeux cet air de fraîcheur qui me la rendoit intéressante.

Les physionomies dont on se lasse le moins, ne sont pas les plus régulièrement belles; ce sont celles dont l'expression se varie, & se renouvelle. Tout ce qu'on peut dire sur ce point se réduit à ce principe: il est un certain degré d'ébranlement dans nos fibres qui est la cause physique du plaisir. La douleur se trouve à une extrémité, l'Ennui à l'autre. Les objets



s'usent à nos yeux si nous les fixons trop longtemps de suite, sans repos & sans intervalle. Il faut donc étendre, pour ainsi dire, les richesses de la Nature dans les impressions dont elle nous a rendus susceptibles, en les variant avec une prudence sage & réfléchie, & ne jamais les répéter au point de fatiguer nos organes. Si l'ouvrier ne s'ennuie pas de faire toujours le même ouvrage, c'est parcequ'il avance à mesure qu'il travaille; c'est là pour lui une sorte de nouveauté qui le soutient. Commence-t-il à s'en lasser? il anticipe, par l'imagination, sur la partie de son travail qui lui reste encore à faire. Que de petits degrés de variété dans ces sortes de choses qu'on ne sauroit déterminer, & qui captivent imperceptiblement l'esprit! Mais ce qui dans cette classe d'hommes utiles dont je parle, le captive sur tout, c'est qu'il est occupé. Ceci me conduit à la cause la

plus universelle de l'Ennui, c'est le désceuvrement.

L'auteur d'Emile a tort de nous chasser dans les bois pour nous désennuyer; le remede est un peu violent.

Parceque ces hommes vigoureux qui labourent nos champs, & qui battent le bled dans nos granges, ne connoissent pas le sentiment de l'Ennui; irai-je, en philosophe enthousiaste, placer la moitié de l'espèce humaine à la suite d'une charrue, & armer l'autre moitié d'un fléau? En embrassant toutes les intentions de la Nature, nous conviendrons que le corps est fait pour le travail, & que l'esprit est fait pour être occupé à sa maniere: d'où lui viendroient sans cela les facultés brillantes dont il est doué?

Le corps peut abuser de ses forces, comme l'esprit des fiennes; mais l'abus des unes ne prouvant pas que nous devons rester immobiles;



pourquoi celui des autres prouveroit-il que nous avons tort de penser?

*Le travail du corps*, dit Mr de la Rochefoucault, *délivre des peines de l'esprit; & c'est ce qui rend les pauvres heureux.* Cette pensée est admirable; mais le souhait d'un philosophe ne suffisant pas pour réformer les mœurs, ajoutons à la pensée de Mr de la Rochefoucault, sans craindre de la gêner, que l'esprit, en s'occupant, se délivre de ses propres peines. Il fera nécessaire de remarquer ici que c'est la destination de l'homme, déterminée par je ne sais combien de circonstances réunies, & combinées avec son éducation, qui marque ses véritables besoins relativement à la manière dont il doit s'occuper. D'après ce principe, nous verrons que si nous voulions occuper le laboureur d'idées philosophiques; il s'ennuyeroit autant que le philosophe, si ce dernier devoit se contenter du degré

d'attention qui fuffit à l'autre pour que fon esprit ne foit pas oisif. Ma regle est applicable, je crois, à toutes les classes d'hommes qui composent la société, & même à chaque individu en particulier.

Rien n'est plus commun que d'entendre ce probleme bizarre: comment telles ou telles personnes ne succombent-elles pas à l'ennui qui doit être attaché à leur état? Ceux que ce probleme embarrasse, croient-ils donc que leurs besoins déterminent ceux des autres hommes? & croient-ils qu'il n'y ait qu'une façon d'occuper le corps & l'esprit?

Une jeune beauté que le torrent des plaisirs emporte, ne conçoit point comment on peut ne pas s'ennuyer à être mere de famille: & lorsque sa beauté l'aura conduite là, elle aura peine peut-être à concevoir qu'il y ait d'autres plaisirs que celui de se consacrer à des enfans qu'on aime.



aime. Je me plais à voir ces femmes dont les mains adroites sont sans cesse occupées à des ouvrages utiles ou agréables. Ce qui surprend peut-être en elles, c'est qu'à peine en est-il quelque une qui connoisse l'Ennui. Quelque simples que soient les combinaisons que leurs ouvrages supposent, leur esprit s'en occupe & s'en amuse; & quelque foible que soit le degré de mouvement que ces ouvrages demandent, l'habitude & la souplesse de leurs organes rendent ce degré suffisant pour entretenir en elles une circulation aisée & une transpiration égale & salutaire.

L'on auroit peine à concevoir comment d'après mon principe l'on pourroit rétrécir la sphaere des idées de l'homme & restreindre l'exercice de son corps, sans pourtant l'exposer à l'Ennui: il suffit pour cet effet que cela se fasse insensiblement, & qu'il emploie à propos le peu de forces & d'idées qu'on lui laisse. C'est là

dessus sans doute qu'est fondée cette prétendue maxime, qu'il n'y a que les gens d'esprit qui s'ennuient. L'amour propre auroit tort d'être flatté de cet arrêt; ce qu'il renferme d'essentielle-ment flatteur, se réduit peut-être à ceci, qu'un sot ne s'ennuie pas; & cela est incontestable. Il est vrai cependant, conformément à la règle que j'ai établie, que plus la sphere de nos idées est étendue, & plus nous avons besoin de nous occuper pour nous garantir de l'Ennui. Qu'on ne s'imagine pas qu'avec un riche fonds de connoissances on puisse passer sa vie dans une oisive jouissance de soi-même. Que sert la bibliothèque la plus nombreuse & la mieux choisie, si l'on n'a soin d'y fouiller, & d'en faire usage? Il en est de même du savoir: c'est un trésor sous clef; à moins que celui qui le possède ne se propose de le faire valoir; je dirai même que c'est un trésor qui se consume & se dissipe si l'on ne



se donne la peine de l'augmenter; & il s'aug-  
mente précisément par l'emploi qu'on en fait.

Tant que l'ame est passive, elle ignore ses  
propres richesses, ou elle en est accablée lorf-  
que par quelques impressions involontaires, elles  
se produisent & s'étalent d'elles-mêmes. Il n'est  
que le travail qui la mette en possession de ce  
qu'elle vaut soit par les dons de la Nature, soit  
par ses propres acquisitions. Il imprime, pour  
ainsi dire, dans l'esprit un principe d'action &  
de vie. Il met de la subordination dans nos fa-  
cultés. *On dompte l'imagination à force de l'exer-  
cer, & à force de méditer on parvient à transporter  
sa pensée, à son gré, d'un objet sur un autre, ou à  
la fixer (\*).* Travailler c'est se proposer un but  
distinct & marqué; c'est méditer, c'est réfléchir,  
comparer, combiner en conséquence. Tant que

(\*) L'Abbé du Bos.

l'esprit exercé par le travail cet empire sur lui-même & sur ses pensées, l'Ennui ne seroit pas à craindre pour l'homme, s'il n'avoit à craindre sa foiblesse. Mais cette foiblesse même ne le livre pas entre les bras de l'oïveté: *Le changement de travail, dit l'Abbé du Bos, remet en mouvement les esprits qui commencent à s'appesantir, ce changement semble rendre à l'imagination épuisée une nouvelle vigueur.*

Enfin l'esprit s'arrête lorsqu'il a besoin de repos; & alors encore il jouit du plaisir de s'être occupé, & par celui qu'il goûte à réparer ses forces, & par celui qu'il trouve dans les impressions les plus ordinaires, pour lesquelles les gens désœuvrés sont blasés, parcequ'ils ne sentent que ces impressions-là. Le travail semble être fait pour nous délasser de nos plaisirs, tout comme les plaisirs sont faits pour nous délasser de nos travaux. En nous partageant ainsi entre l'utile



& l'agréable, nous nous ménageons des impressions fraîches & nouvelles; & nous sommes presque sûrs de ne rencontrer l'Ennui nulle part; ou se placeroit-il dans cette heureuse alternative, à moins que le ciel ne le verse exprès sur nos tristes jours?

Malheur à ces hommes lâches qui abandonnent au hazard le soin de fixer la nature de leurs travaux. Ils ont trouvé le triste secret de s'ennuyer tout en s'occupant. C'est que leur esprit n'est occupé qu'à moitié; l'autre moitié, si je puis ainsi dire, souffre de n'avoir rien à faire. Il est des hommes aussi qui ont trouvé le secret, plus bizarre encore, d'être occupés & désœuvrés tout à la fois. Ce sont ceux qui travaillent sans ordre; l'habitude leur tient lieu d'attention; ils s'ennuient de travailler & de ne savoir ce qu'ils font: mais les uns & les autres s'ennuyeroient plus encore, s'ils étoient entièrement oisifs. Ces

exemples, & plusieurs autres que je pourrois ajouter, prouvent donc qu'il faut occuper l'esprit pour le délivrer de ses peines. Tous les cas qui semblent faire exception à cette règle, la confirment, puisqu'ils approchent plus ou moins du désaveuement.

Il suit de ce que je viens de dire, qu'il n'y a aucun état qui soit ennuyant par lui-même; il s'agit seulement d'avoir le nombre & le degré des qualités que chaque état demande. Veut-on remédier à ce qui nous manque, ou à ce que nous avons de trop à cet égard, car l'une & l'autre de ces causes empêche également l'esprit de s'occuper comme il devoit? Il faut des efforts & du courage pour nous plier aux circonstances qu'il n'est pas en notre pouvoir de changer, & pour savoir nous restreindre ou nous étendre conformément à ce que nos devoirs & nos fonctions exigent de nous.



Voilà, Messieurs, le grand art pour se rendre utile à la société, à la patrie, à soi-même: il se réduit à avoir le degré d'ambition qui est nécessaire à chaque citoyen pour se distinguer dans le poste qu'il occupe; toute ambition qui va au-delà, toute ambition qui nous donne du dégoût pour ce que nous sommes, pour ce que nous devons être encore, en nous empêchant de remplir nos devoirs actuels avec l'attention & la contention d'esprit nécessaire, empoisonne notre vie par des momens d'ennui inévitables.

J'admire ces hommes rares, seuls dignes du nom de Grands, qui savent s'accommoder à tout, qui savent se mettre de niveau avec les circonstances dans lesquelles ils se trouvent, quelque opposées qu'elles soient entr'elles. Sublimes quand il le faut, simples lorsqu'ils doivent l'être, également occupés lorsqu'ils gouvernent un état, ou qu'ils forment un simple citoyen,

lorsqu'ils commandent des armées, ou qu'ils disciplinent un soldat, faisant les plus grandes choses sans embarras, & s'occupant des petites sans dédain, parceque tout tient ensemble, & que rien n'est petit pour une grande ame, qui fait embrasser le bien général. A ces étincelles du véritable génie, vous reconnoissez, Messieurs, votre Auguste Protecteur. Tous les hommes reconnoissent en Lui un modele. Ses plaisirs apprennent aux uns comment il faut cultiver les arts, & les perfectionner. Son loisir fournit aux autres des chef-d'œuvres d'éloquence. Ses travaux. . . Ici, Messieurs, mon admiration fait place à mes vœux pour la durée d'une vie si chere, si pleine, & si utile.





FB

112021

S

HB 112 021

FB 1981<sup>o</sup>

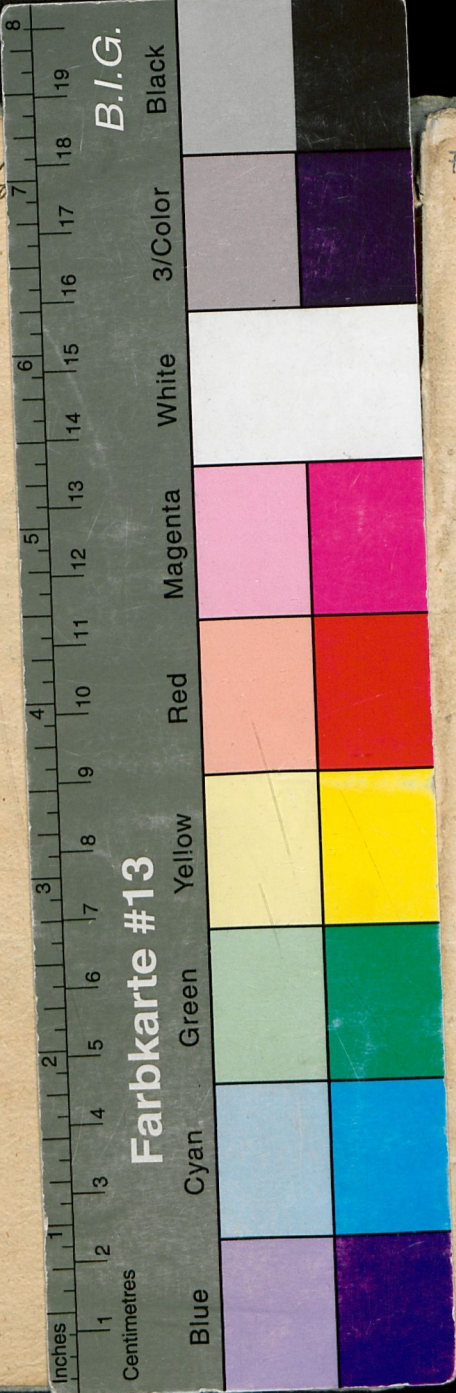




M 2021







B.I.G.

Farbkarte #13

Centimetres

Black  
3/Color  
White  
Magenta  
Red  
Yellow  
Green  
Cyan  
Blue

Friedrich v. Preußen, König, II. >

# DISSERTATION

SUR

## L'ENNUI,

présentée à l'Académie Royale des Sciences &  
Belles-Lettres.

par  
M<sup>r</sup>. le Marquis de Guàlthieri.



À BERLIN,

Chez GEORGE JACQUES DECKER, Imprimeur du Roi.

M D C C L X V I I I .

